

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman

Lorraine Fouchet  
Jamais là  
par hasard



© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2023

ISBN 978-2-35087-874-4

Éditions Héloïse d'Ormesson  
92 avenue de France, 75013 Paris  
[www.editions-heloisedormesson.com](http://www.editions-heloisedormesson.com)

En application du code de la propriété intellectuelle,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



Il y a des amis, on sait qu'on les gardera toute sa vie, quelque chose nous soude à eux, ça peut être l'amour, la confiance, le respect, un deuil commun, ou même dans notre cas une sorte de malaise.

*Peter's Friends*

Se passionner pour tout et ne tenir à rien.  
Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*





# Quelque part en Laponie





*Ils sont arrivés dans ce pays glacial*, époustoufflés par la splendeur neigeuse de ce lieu aussi blanc qu'une page vierge. Le premier après-midi, l'histoire a failli mal finir. Le soir, l'aurore boréale a zébré le ciel de vert. Tard dans la nuit, la chaleur revigorante de l'alcool a galopé dans leurs organismes, foncé à travers leurs veines comme les chiens du musher.

En voiture, on se confie parce qu'on ne regarde pas son interlocuteur. La route défile, le paysage change, l'habitacle restreint est propice au déballage, à la nostalgie, et le temps se fracture. Il y a eu cela qui leur est arrivé en Laponie, dans la hutte samie. Qu'on aime ou pas les fêtes de fin d'année, la neige rembobine les souvenirs. On se parle facilement quand on a bu et qu'on ne se reverra pas. Ils ont enchaîné les verres de *glögi*, atteignant cet état d'ébriété où les inconnus deviennent frère et sœur, où tout semble clair, limpide, où on ne craint plus la mort. La hutte les poussait à s'épancher devant les flammes crépitantes, à partager leurs tremblements de vie.

## *Lorraine Fouchet*

L'un des trois a posé la question, ils ne sauraient plus dire lequel. Les autres auraient pu hausser les épaules, botter en touche, éluder, changer de sujet. Mais ils ont pris la question au sérieux et chacun a répondu avec une déconcertante sincérité. Ils n'avaient aucune raison de penser que cette conversation au cœur de la nuit polaire changerait leur existence.

Ainsi commence cette histoire...





Deux semaines  
plus tard





## Flore

« *Ma fille se prénomme Flore* comme dans *La Bête humaine* », répète à l'envi mon père. Il est professeur de français dans une université américaine.

« Pourquoi n'écris-tu pas ton propre roman, au lieu de traduire ceux des autres ? » s'étonne ma mère les rares fois où nous nous voyons.

Ça me rend dingue. Je ne suis pas la fille dont mes parents rêvaient, nous ne nous sommes jamais compris. Mon métier de traductrice me comble, j'adore partir en quête du mot parfait, de la tournure adaptée, épauler les textes avant de leur faire traverser l'océan Atlantique. Je ne me mets pas au service d'un livre, je fais corps avec lui. Nous formons un couple. Plus solide que celui que je formais avec Louis. Ce lâche m'a plaquée pour une brune pulpeuse qui a la moitié de mon âge. Le combat était perdu d'avance face à Maria la salope, j'ai préféré jeter l'éponge au premier round. Louis a obtenu la garde des enfants un week-end sur deux et la moitié des vacances.

Le matin de Noël, je les conduis en voiture jusqu'au portail électrique du pavillon à colonnes de mon ex-mari en banlieue. Je sonne, fixe la caméra de l'interphone sans ciller, regarde mon fils et ma fille courir vers la piscine chauffée. Puis je rentre chez moi m'atteler à ma traduction et ranger le bordel qui prouve que je ne vis pas seule.

À mon retour, j'ouvre machinalement la boîte aux lettres. J'en sors une enveloppe contenant un billet d'avion Paris-Rovaniemi à mon nom, ainsi qu'un programme alléchant avec trois nuits sur place. L'invitation émane d'une maison d'édition pour laquelle j'ai souvent travaillé. Je les appelle en oubliant qu'ils font la trêve des confiseurs, évidemment on ne me répond pas.

Ç'aurait été génial de partir avec Louis et les enfants. Seule, je n'y songe même pas. Je chasse de mes pensées la vision fugitive des enfants se battant hilares à coups de boules de neige, ou celle de Louis et moi enlacés sous une couverture à l'arrière d'un traîneau. Il fait glacial là-bas, Louis m'aurait réchauffée. Il réchauffe désormais la baby-sitter, je risquerais de me transformer en stalactite.

Quand les enfants ne sont pas là, un silence oppressant règne dans l'appartement, personne ne se chamaille, ne chante, ne danse, ne renverse son verre, n'éparpille des miettes sur le tapis ou le canapé. Le sapin décoré me provoque, je me retiens de ne pas le balancer par la fenêtre. C'est à pleurer de solitude.

Les souvenirs affluent : ma rencontre solaire avec Louis lors d'un dîner assommant, sa demande en mariage en haut d'une montgolfière en me chantant *Le Cinéma* façon Claude

## *Jamais là par hasard*

Nougaro, nos années de fête. Je n'ai pas vu venir la jolie baby-sitter, j'étais tranquille, confiante, stupide. Louis s'est soudain coiffé différemment, il a changé de style vestimentaire, il s'est remis au tennis avec un vieux copain, je ne me suis douté de rien, jusqu'au soir où Denis est passé parce qu'il était dans le coin. Plus tard, Louis est rentré, les cheveux humides après la douche, en pérorant :

– J'ai gagné 6-2, 6-3, 6-1, Denis était furax !

– Moi je l'ai trouvé très calme, au contraire, ai-je répliqué au traître.

J'enfile un vieux sweat et je vais courir pour me vider la tête.

Le soir, j'oublie de dîner. De dormir aussi. Je me sers un whisky, le bois à petites gorgées en grignotant du chocolat. J'allume la télévision, zappe d'une chaîne à l'autre, me couche à minuit plein, sombre dans un sommeil gluant. Je me réveille en sursaut à quatre heures du matin. Lis, cogite, lis, mouline des idées amères. À trente-sept ans, il est temps que je me reprenne en main.

Je trace vers la cuisine, je relis l'invitation.

J'ai un vieux contentieux avec la Laponie, mais il y a prescription. Je m'interdis d'y penser mais je frémis encore quand un détail me le rappelle. Sur un coup de tête, j'envoie un mail de confirmation à l'adresse indiquée. Il est cinq heures du matin, je ne me rendormirai pas. Je fouille mes placards à la recherche de vêtements chauds. Pendant quelques jours, je n'aurai à me préoccuper que du nombre de pulls et de chaussettes à superposer, ça me changera. J'exhume un carton

## *Lorraine Fouchet*

renfermant les affaires de ski de la famille, y compris le bonnet fétiche de Louis, une horreur qu'il a fièrement rapportée d'un séminaire. Je le flanque à la poubelle.

## Ambroise

*Je n'ai pas quitté mon blouson* en daim de tout le dîner. Jacques enfila sa parka.

– C'était sympa de se revoir, lui dis-je sans conviction.

– On refait ça très vite, ment Jacques.

Nous avons été membres de la même rédaction pendant vingt ans : moi à la culture, lui au sport. Sur la même longueur d'onde aussi : divorcés, golfeurs au bon handicap, amateurs de femmes et d'alcool. Mon métier me passionnait avant qu'un groupe étranger rachète le journal et que la donne change. Le sport a conservé ses pages, mais la culture a reculé face à la mode. La beauté et les cosmétiques ont envahi l'espace, supplantant les livres, le cinéma et le théâtre jusqu'à les réduire à peau de chagrin. J'ai été poussé vers la sortie. On m'a humilié, en caviardant mes textes, en les remplaçant au dernier moment par des pubs ou des papiers de complaisance.

J'ai serré les dents puis fait jouer la clause de conscience des journalistes, je suis parti la tête haute il y a à peine six mois. Depuis, je me réveille tous les jours à la même heure et je

prends mon petit déjeuner au café du coin. Mais, à presque cinquante ans, je n'ai plus de bureau, plus d'interview, plus de service de presse, plus de projection privée. Je déjeune avec des décideurs, je rencontre des copains de copains influents, on m'abreuve de paroles vagues, rien de concret ne se présente. J'ai invité mes deux fils au restaurant le soir de Noël sans oser leur avouer que j'avais perdu mon boulot. De toute façon, ils ne lisent pas mes articles. Au début, j'ai continué à mener la vie de journaliste germanopratin, ensuite le bruit a couru que j'avais été viré et l'attitude des gens a changé: il y a eu des rendez-vous annulés, des cartons d'invitation perdus, des livres jamais arrivés.

Ces dix dernières années, pour le jour de l'An, je suis parti skier à Courchevel avec une bande de joyeux drilles. Cette fois, ils ne se sont pas manifestés. J'ai téléphoné à l'hôtel, la réception m'a confirmé que la réservation était faite pour notre groupe. J'ai appelé l'ami qui a l'habitude d'organiser le séjour, lui ai laissé un message: « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles? » L'autre m'a répondu par texto: « Suis charrette, t'appelle asap. »

Je n'ai pas insisté, je ne leur suis plus utile.

Le dîner avec Jacques achève d'enfoncer le clou. Ce qui nous reliait a disparu, sans le journal on ne sait pas quoi se dire. On ne se reverra pas. J'ai tenu à régler l'addition, laissé le généreux pourboire de celui qui la passe en note de frais. Puis je suis rentré chez moi à pied pour économiser le taxi.



## *Jamais là par hasard*

En consultant mes mails avant de me coucher, il y en a un qui retient mon attention. Un billet d'avion électronique. La Laponie n'est pas anodine, elle réveille des souvenirs enfouis à une profondeur abyssale, sur lesquels j'ai mis un couvercle. On me propose trois nuits dans un chalet avec une cheffe – alléchant pour moi qui suis gourmet – et un guide. Au programme, chasse aux aurores boréales. J'ai tellement espéré en voir une il y a bien longtemps avec mes parents et mon petit frère, lors de nos ultimes vacances tous ensemble.

Mon ancien journal m'invite en Finlande aux frais de la princesse. Un stagiaire a dû se tromper et m'a inclus dans un voyage de presse. Le gamin va se faire souffler dans les bronches. Ils feraient une drôle de tête si j'acceptais.

Je me laisse tomber sur mon Chesterfield sans retirer mes boots. J'ai trop bu, sans ça je n'aurais pas supporté l'ignoble compassion de Jacques.

– Mon pauvre vieux, tu fais quoi de tes journées? Tu tiens le coup? Tu as des pistes?

– Un projet du feu de Dieu, je t'en parlerai la prochaine fois.

– Tu sais, j'en ai vu des types brillants s'écrouler après avoir vécu ce que tu vis, devenir l'ombre d'eux-mêmes. Je suis inquiet pour toi, je te jure.

Je me suis demandé ce que j'avais pu trouver à ce niais qui a une haleine de coyote.

Je me relève, bois un verre d'eau pour diluer l'alcool. Le limoncello qu'on nous a offert après le tiramisù était redoutable. Mon regard croise une photo de moi avec mes fils, posée dans la bibliothèque. L'un travaille dans une banque, l'autre dans

## Lorraine Fouchet

un magasin de sport. Leur mère s'est remariée avec un gars plein aux as qui lit un livre par an sans le comprendre. Me savoir au chômage sera une revanche, après toutes les couleuvres que je lui ai fait avaler.

Je ferme les yeux, replonge vingt ans en arrière, jusqu'au premier renne de mon existence. Je me revois en train de caresser son museau orné de clochettes. À l'époque, j'étais un jeune journaliste plein d'espoir et je croyais que mes parents s'aimaient encore. Ils nous avaient offert ce voyage grâce au comité d'entreprise de ma mère. C'était elle qui faisait bouillir la marmite et gérait le quotidien. Mon père, intermittent du spectacle, ingénieur du son, était souvent absent.

Le billet du mail est un direct Paris-Rovaniemi. Autrefois, on avait fait escale à Helsinki et on n'était pas hébergés dans un chalet mais à l'hôtel.

Je me demande qui de la rédaction fera partie du voyage.

Je rouvre les yeux et saisis mon téléphone, fiévreux et déterminé.

Rien n'est soudain plus important que l'éventualité d'une aurore boréale.

Il me faut des voiles verts zébrant la nuit.

C'est essentiel.

## Arwen

*J'ai vingt ans, je m'appelle Arwen* et il y a deux ans j'ai pensé que j'allais mourir.

Je ressemble à ma mère. À mon père, je ne sais pas. Il n'a pas disparu de ma vie, il n'y est jamais entré. Mes parents étaient au lycée, en première, quand ils m'ont conçue.

Je viens de fêter Noël avec ma grand-mère, Mamina. Depuis que maman a rencontré Yoshiro et qu'elle l'a suivi à Kyoto, je raffole moins du sapin et de la dinde aux marrons. Mes demi-sœurs sont nées là-bas et maman est passée du statut de célibataire parisienne à celui de mère de jumelles japonaises hyperactives. J'étais en seconde quand elle a décidé de partir, mais pour moi, pas question de déménager à l'autre bout du monde. Alors je suis restée vivre chez Mamina, qui se partage entre son appartement à Paris et son studio à Honfleur. Après le bac, je me suis inscrite en fac de médecine. Et là, le ciel m'est tombé sur la tête après une banale prise de sang. La future soignante est devenue patiente. J'ai cru perdre tout ce que je n'avais pas encore eu : la liberté, les amours, les

enfants, les avenir possibles quand on a dix-huit ans et la vie devant soi.

Je suis en rémission, et vivante. Ce matin, j'ai reçu un mail avec en pièce jointe un billet d'avion à mon nom, aller et retour Paris-Rovaniemi, classe économique, sur la compagnie Finnair. D'après Google, c'est en Laponie. En cadeau, il y a trois nuits sur place, tous frais payés, dans un chalet, en compagnie d'une cuisinière et d'un guide. Au programme : pêche sur glace, promenade en raquettes, balade en traîneau et chasse aux aurores boréales.

Le mail est envoyé par une association de patients de l'hosto à laquelle j'ai adhéré. Ils proposaient des activités genre acupuncture, consultation psy, atelier d'écriture, yoga. Je me suis inscrite à tout, n'ai participé à rien. La construction d'un bonhomme de neige vient donc de s'ajouter à la liste.

Mais j'ai autre chose à faire.

Encore que... Tout bien réfléchi... Mamina est repartie à Honfleur. Maman n'a pas prévu de venir, on se souhaitera la bonne année sur Skype. La fac est fermée pour dix jours. Et je viens de rompre avec César. Le pauvre, il m'avait invitée chez ses parents dans le Jura mais je l'ai planté au dernier moment. Mon meilleur ami Niels a salué cette rupture d'un joyeux : « Ton César franchira le Rubicon avec quelqu'un d'autre. » Chez César, avec sa ribambelle d'oncles, tantes et cousins, ils sont quarante pour le réveillon. Je mélange leurs prénoms, je ne capte rien aux règles de leurs jeux de société. Chez moi, on n'était que trois avec Mamina. Maman, qui était infirmière de nuit, dormait le jour. Je lisais pour ne pas la

## *Jamais là par hasard*

réveiller aux fêtes carillonnées où les gardes étaient mieux payées. La famille de César atteint un niveau de décibels impressionnant quand ils se réunissent. À la maison, notre silence à trois bruissait d'amour.

Pourquoi pas la Laponie? Personne ne m'attend nulle part. Niels, mon plus que frère, est parti en reportage. Et dans ce cas-là, il est injoignable. Il me conseillerait sûrement d'accepter. Tous frais payés, un argument imparable. Les rennes, la neige, les immensités blanches et les aurores vertes, c'est tentant. Ces deux dernières années nous ont appris qu'on ne rate pas une occasion de joie, le destin ne repasse pas les plats.

Pour en savoir plus, je téléphone à une infirmière du service où on est suivis tous les deux.

« Je ne suis pas au courant, mais s'ils me proposaient la même chose, j'enfilerais tout de suite mes bottes fourrées », dit-elle.

Encore hésitante, j'appelle maman au Japon pour lui demander son avis. Au début, je ne sais pas pourquoi, la Laponie la fait tiquer, mais ça ne l'empêche pas de me pousser à y aller « pour respirer le grand air loin de la pollution parisienne ».

Mamina, à qui j'envoie un SMS après avoir raccroché, est de son avis.

Est-ce qu'elles se sont donné le mot? À moins qu'elles croient vraiment que le cercle polaire est bon pour la santé.

Alors j'envoie un mail pour dire à l'association que j'accepte.